

XYZ. La revue de la nouvelle

Nuit close

Lynda Forgues



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forgues, L. (1998). Nuit close. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 47–54.

Nuit close

Lynda Forgues

Pour tous de Point de repères

Je n'arrive pas à m'endormir. Je n'insiste pas. J'appelle ça une insomnie bienheureuse. Je m'installe devant l'écran noir du PC. Rien ne va. Je vais à la fenêtre contempler le redoux de février. Je n'aime pas le froid de l'hiver. Malgré l'heure engloutie dans le fourneau de la nuit, je me rhabille. Je ne connais mon quartier qu'en gris ou en bleu. Ce soir, j'ai envie de le voir sous son loup de velours noir.

J'écoute un petit bout, là, au coin de ma rue. Je m'enhardis et descends vers le nord. Le café va bientôt fermer. Dans le grand stationnement, le sable crisse sous mes pieds. Une lune, croquée par la nuit vorace, glisse sur le polyester sombre, là-haut. Le boulevard passé, le quartier replie son bruit comme un mouchoir pas propre. Je lance un regard inquiet derrière mon dos. Ce n'est que l'hiver qui me file à la trace.

Ici, les sons s'étouffent un peu. Même sans neige les heures se font blanches. J'écoute encore cette nuit, les cris de ses oiseaux. J'aperçois ces filles qui jouent aux quatre coins. Les tracas se promènent. J'écoute. J'écoute tout en m'aspergeant les yeux de gouache de lumières. Le mouvement brouillon de cheveux débridés tache l'heure de couleurs d'encre. Le temps se perd au hasard des rues. Effet de nuit. Ce n'est même plus l'heure où l'on a rendez-vous.

Les cris, les mots traversent les klaxons, frappent les cuirs blasés que la nuit urbaine étoile. Framboises écrasées sur des bouches dégoûts. Monde sans limite où l'on rêve, songe, voyage. Aller simple. Seule dans ce magma d'angoisse, je m'en vais

régler mes comptes avec la nuit. L'attraper par le col. La bousculer. Un peu.



Je ne sais ce qui m'envahit. Je la vois. Captivée, je la suis. Je n'ai pas décidé. C'est monté en moi. Une fille étrange dont la maigreur prend toute la place. Elle a claqué une portière et s'est mise en marche dans le ventre de la ville. Je la suis. Je sais, elle m'a vue. Elle entend mon pas derrière son pas. Elle se hâte. Il y a urgence. Je ne reconnais là aucune de mes fringales. Nous marchons vers la ville haute. Sans le vouloir, elle m'y entraîne.

Et s'arrête. Se retourne. Je n'ai pas peur. Une impression de rêve. Elle s'avance. Non. Se projette vers moi. Avant qu'elle ne me touche, son odeur m'agresse. Derrière ses dents blessées, ce n'est pas un rire qui éclate. Râle de rage et de peur mêlées. Invectives et soupçons. Devant mon silence calme, elle s'étonne. S'interroge. Ses yeux d'un vert d'eau, vert d'encre, ne brillent pas. On les dirait comme allumés par en dedans. Pleins de ver-glas, ouverts sur rien.

Les lèvres mortes à tous baisers coulent leur rivière rouge. Sa voix révèle des maux enfouis. Hurlé une faim qui semble la casser, là. Mots sarcasmes arrachés à la poitrine maigre. Quintes de gros mots. Corps désincarné, toujours fatigué. Jamais repu. La nausée dicte à son ventre un stratégique repli sur soi. À cause de ma fascination sans doute, j'entends mal ses prières. Elle m'agrippe. Au travers du lourd tissu, je ressens des spasmes dans ses doigts serrés sur mes bras.

Une auto-patrouille s'arrête. Une voix l'interpelle. Elle, se retourne, titube. Se penche vers les deux hommes. L'un demande si ça va. Qu'a-t-il à me fixer ainsi ? Ils forment un curieux groupe tous trois. Ton de badinage, ils se lancent des propos orduriers. Lassés du jeu sans doute, les agents lui enjoignent d'aller vagabonder ailleurs et repartent lentement.

Elle se retourne vers moi. Me parle de choses à faire. Je dois cesser de la suivre. Je veux l'aider. Je lui donnerai tout ce qu'elle demande. J'exige de passer cette nuit blanche avec elle. Rictus tordu. Hanches balancées. Non ! Je veux juste savoir ce qu'elle vit. Une nuit. Vérifier si un hiver a chaud au-dedans de ses veines. Apprendre comment elle s'y prend pour juguler le désespoir. L'écho des mots qui ont franchi mes dents revient, m'étourdit.

Elle nous dirige vers un bureau ouvert à cette heure. Elle entre. Je regarde un peu. Des affiches colorées. Un grand seau jaune où elle glisse des objets. Derrière le comptoir, un jeune homme lui parle. Lui sourit. C'est le premier sourire de cette nuit où tout sombre.

La lune nous est énorme. Nous montons l'escalier de bois. Vers la ville haute. Dans ce quartier connu, je suis égarée. L'heure rend incongrue cette promenade dans les rues frissonnantes. Les commerces familiers me paraissent insolites. Prisonniers, les arbres tendent leurs mains gracieles entre les barreaux de fer forgé. Elle, sa hâte est visible. Nul autre que moi n'entend l'hiver croqué par ses pas.



Elle veut téléphoner. D'un endroit choisi à l'intérieur des murs. Une sorte d'auberge où je loue une chambre. Elle attend, le dos tourné. Lui, la regarde un peu. Il me lorgne et présente le registre. Escalier vêtu de vieux tapis. Porte de chambre claquée. Ne nous parvient qu'un vague bruit urbain. Lumière allumée. Elle, saisit le téléphone. Je reprends mes esprits déposés, un instant, sur le seuil de la chambre et laisse les billets sur la table de chevet.

Elle, est habitée d'une intense frénésie. Elle sait proche l'assouvissement de son appétit morbide. Elle me demande l'heure, encore. Il est toujours minuit et quart. Gestes démesurés. On dirait qu'elle tente de repousser l'espace. Pendule

détraquée. Ses jambes se désarticulent. Ses bras agitent l'air. Ailes folles d'un moulin abîmé.

Le téléphone fait entendre son cri d'alarme. Elle, apostrophe l'autre. Et très très vite, radoucit sa voix. Supplie. Mains crispées. Visage farouche. Tout son être est scindé dans sa comédie atroce. Tremble sa voix, et tous ses membres. Sa chair grelotte sa carence. Elle, prend l'argent et sort sans un mot. La porte s'écrie derrière son escapade. Elle est partie. Vers une folie blanche à chaque jour pareille.

J'allume. Ma cigarette embrume la blancheur de la nuit, dans la chambre où toute vie semble avoir disparu sous l'époussetage. Décor, toile peinte où la vie se heurte. Par en dedans. Par en dehors. Ni entrée, ni sortie. Rien à faire. Je retire mon manteau et m'assois sur le lit. Je fume. La boucane parfumée fait rêver mes poumons de cancers futurs. J'attends que la porte s'ouvre. Si seulement cette fille revenait accompagnée de chair, de plaisirs et d'odeurs différents.

Je m'approche de la fenêtre, l'ouvre sur un hiver farouche. Mon œil se jette, haut-le-cœur. Des fleurs impossibles montent à l'assaut des rideaux trop courts. Une langueur douce se glisse en moi. J'attends. Dans cette nuit que tant d'autres ignorent, blanche et longue. J'attends. J'écrase mon mégot.



Elle rentre, excitée. Presque en extase déjà. Rire égrené mais gestes plus mesurés. Elle enlève sa veste, retire son chandail. Exhibe ses bras aux veines couleur blessure. Elle va se faire couler un verre d'eau. S'installe sur le sol, comme si elle n'avait jamais connu autre chose. Adossée au lit, elle vide son sac. Au creux de sa main, un sachet de poudre blanche. Plusieurs enveloppes. Minuscules. On dirait des ongles dans sa paume.

Sur le sol s'éparpillent des seringues. Une cuillère au manche tordu. Des allumettes. Elle commence son rituel avec la précision apportée à des gestes sacrés. Aucun tremblement.

Aucune faiblesse. Tous ses préparatifs participent de l'effet escompté. Précautionneuse, elle ouvre deux petites enveloppes. En vide l'infime contenu dans la cuillère déposée sur le sol.

Du verre, elle boit et tire un peu d'eau. Et me regarde d'un œil moche expiré à l'avance. Elle se fait de son amour une fête où nul autre n'est convié. Je veux me détourner. Nausée. Elle prend une allumette. Chauffe la solution. Quelques secondes. Un tout petit morceau d'un filtre de mégot nage dans la cuillère.

Elle y pique le bout de l'aiguille. Aspire le liquide. Tout va très vite. En guise de garrot, un foulard sale et déchiqueté. En un rictus sauvage, elle serre ses dents sur un bout et tire l'autre de sa main. Elle tient entre ses lèvres gercées une cigarette qui dévore, suspendue à la couleur de sa bouche.

Elle fait perler sa seringue. Cette fleur qui la pique n'est plus qu'une épine. Pleureuse. Elle, d'une main sûre, l'aiguille parmi une infinité de bleus. Le sang gicle dans la solution. C'est un peu de vie qui fuit. C'est fait. Je n'ai pas vu. Je regardais ses yeux. Elle laisse tomber son outil, dénoue son garrot. Prend sa fumée entre deux doigts.

Je ne veux plus que la voir, maintenant. L'enfermer d'un regard. La tête retombe sur les genoux. Le tabac fume au bout de sa main. Que la vie à fuir. Goutte à goutte de sang sur son bras. Elle n'est plus là. Elle voyage sans bouger d'un seul pas, s'éloigne. Le rêve que je me fais... Le rêve qu'elle se fait je le veux être moi.

Je veille sur sa narcose, sur le décor banal transformé en vision malsaine. La cigarette lui chauffe les doigts. Elle revient à elle sans rage ni excitation. Hors d'elle-même et de ce qui l'entoure, elle baigne dans son nirvana. Tout a disparu. Sa détresse chassée. Plus de nuit, plus d'hiver. Rien ne l'atteint. Rien ne la blesse.

Je la sens grosse d'amour. Elle sourit, toute à sa félicité. Plus de grimace tordue. Sourire de loin. Elle regarde à travers moi. Je fais couler un bain. Elle accepte de s'y étendre. Elle accepterait

n'importe quoi. La mort aussi serait douce : le dard perce la veine, la camarade endort l'âme, on ne peut rater le paradis.

C'est de ces mots qu'elle cause. Dans le fauteuil recouvert de tissu broché, je fume. Ma luciole vertige en une danse folle. Je vais ouvrir la fenêtre. Besoin de respirer. De vivre encore. De croire en la nuit. Je devine des étoiles sous la lourde catalogne du ciel. Quand donc l'hiver mettra-t-il fin à ses jours moroses ?

L'eau du bain trop froide, elle en sort. Se tient nue devant moi. Sa pudeur se fait mince. Cette fille ne connaît plus sa finalité humaine. Elle plaide l'adoration. L'aliénation. L'objet de son amour est bien ingrat. Son esclavage lui dessine des stigmates honteux.

Malgré moi, je contemple ce corps ravagé. Le squelette transparait sous la peau mitraillée. Des cernes hâves agrandissent les yeux. Un cœur bat un peu plus bas que le cœur. Elle rejette sa culotte crasseuse et s'accoutre.

Elle discourt de l'enfer comme d'une fête. Comme d'un paradis. Crever ? Pas quand ni pourquoi. Comment ! À petit feu. Voir venir la Mort déguisée pour le dernier bal masqué. Crever en ayant mal, comme d'autres mettent bas. Se défoncer par peur. En jeunesse, éclater. S'écrouler. Disparaître. Se perdre si loin que nul retour ne soit possible.

Le rituel reprend. S'accomplit. Mêmes gestes, même consécration. J'attends qu'elle revienne à moi. Qu'elle s'annonce. Elle ouvre la bouche. Ses paroles se mêlent à la fumée de sa cigarette. Mots remâchés telle une vieille gomme.

Elle raconte, se déchire. Par sa parole je visite d'infests taudis où parfois elle se terre. Vermine et excréments. J'assiste à un trépas et à quelques autres crimes vomis dans ses mots. Je baisse la lumière. M'étends. Espère le sommeil si tant est qu'il soit fidèle. J'ai l'insomnie pesante au creux de mon ventre. Encore.

Encore. Les enveloppes miniatures font de petites taches claires sur le tapis bariolé. Ses sens à elle tentent de rejoindre son cerveau engourdi. C'était la dernière dose. Temps conjugué

à l'imparfait. Je n'ai plus d'argent. Juré. Elle recommence à deviner. Longuement. Elle n'a rien, elle n'a rien à perdre. Plus de peur, plus d'angoisse. J'écoute à peine. J'entends la voix.

Elle n'a plus de rêves. En manque de tout, en carence d'enfance. Qu'une faim de gestes enveloppés dans un papier de soie. Me taire devant ces mots crachés entre ses dents, mordus. Une prison immense l'écrase, là. Un cachot dont elle garde la clé, où elle trouve des fleurs. Rien que pour moi.

Elle sourit en dedans. Ne s'excite plus à rien. Son œil prie sans croire. Puis se reprend, se fige. Regarde sans pitié et sans peur. Son sourire s'étale. Sa vie est un fruit qu'elle mord. Et qui saigne.

Les gestes changent. Rêve ensaché dont la lisière rouge n'interdit plus rien. Elle y incorpore l'eau. Veille à ce que l'aiguille ne perce pas le plastique. Tire le piston. Pousse le piston. La seringue encore fichée sous le garrot, elle retombe sur le côté. Elle s'agite, se replie. Truite vive au fond de la barque.



Je me rapproche, tente de lui parler. Les secousses diminuent. L'air s'expulse en un cri, ténu. Un cri peut-être niché là tout au creux. Je lui touche. Je lui parle. Elle est sourde. Je lui crie. Elle se détend complètement. Elle vit. Coma ? Je ne sais plus... Tout me désespère. Mort naturelle ? Comme si avaler la vie de travers était une chose naturelle !

Elle revient, perdue. J'essaye de la relever. Rage folle. Elle me frappe sans voir. Je tombe en même temps que son dard ensanglanté. Je ne la reconnais plus. Elle s'élance hors de la chambre. Hurlement ravage. Qui fait mal et brise un hiver rassurant. Je la suis.

Il me faut la rattraper. Je l'entends brailler dans le hall. J'en ai mal. Au fond du corps entier. J'arrive à la porte de l'hôtel. Je cours vers dehors. Le ciel neige et pleure son février. L'instant couvre de frimas et la brique et le bois.

Une haute clôture dresse son fer forgé. Un rideau de ciel, fragmenté par la grille, boude dans son coin. Un arbre y survit, comme surpris du guet-apens dans lequel il s'est laissé prendre.

Un muret de ciment tremble sous la neige. Elle, s'évertue à le sauter. Elle va y parvenir. J'entends la sirène.

Les policiers me saisissent. Rage folle. Je frappe des poings, des pieds. Ce n'est pas pour moi, c'est pour elle ! Elle ?

Elle part dans son semblant d'hiver, regarde la neige au lieu de s'y frotter. Je la vois s'éloigner, là. Ensevelie dans mon grand manteau, c'est elle !

Le garrot. Mes bras nus... Ce ne sont pas mes bras. Criblés, couturés.

Retourner en arrière. Affronter la bourrasque et ses larmes froides qui obliquent vers le sol.

Qu'il soit possible de revenir, revenir. Tant et tant que le passé n'existe plus.



Elle, elle s'en va sous la neige lourde.